

arriver un Sauvage, c'était précisément le frère de celui dont je viens de vous parler. Quelle affaire, lui dîmes-nous, t'amène par un temps pareil? Mon frère se meurt, nous répondit-il, il demande qu'on vienne le baptiser. Il faisait nuit, le Sauvage était fatigué, nous n'avions point de raquettes, en sorte qu'il n'était pas possible de partir le même soir. Le lendemain j'en-voyai chercher des raquettes au fort et me mis en route avec mon Sauvage. Les chemins n'étaient rien moins que beaux. Il fallait passer une partie du lac en canot, ailleurs l'eau était montée sur la glace, ce qui ne m'accommodait pas fort pour monter à la raquette. Dans le bois je mesurai deux pieds et demi de neige tombée la veille. Nous ne pûmes point nous rendre ce soir-là, il faisait nuit et mon compagnon étranger au pays ne pouvait pas précisément déterminer l'endroit où était la loge. Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mîmes en route, et avant le lever du soleil, j'étais auprès de mon malade. Je lui rappelai les principales vérités, et connaissant ses bonnes dispositions, je n'hésitai pas à lui conférer le Sacrement de la régénération. Le moindre retard pouvait rendre mon retour impossible; je repartis de suite à la faveur de notre chemin de la veille; j'arrivai chez nous le même soir, un peu fatigué, mais heureux d'avoir gagné une âme rachetée au prix du sang de mon Sauveur. Ce Sauvage est depuis venu nous rendre visite; il est très bien..

Je suis encore, cete année, au lac Caribou, cette mission n'est pas très importante par rapport au nombre des Sauvages, mais quand il n'y en aurait qu'un seul, son âme n'est-elle pas le prix du sang de mon Sauveur, et le missionnaire peut-il hésiter de venir à son secours. Ce qui nous a déterminé à venir ici d'abord, c'est le danger que couraient les Sauvages d'être entraînés dans l'erreur. D'ailleurs il paraît qu'un grand nombre de Montagnais doivent se réunir ici, vers la fin du mois, ils viennent de très loin. Le but de leur voyage est de voir un prêtre et de se faire instruire. Il n'y a, en tout cela, qu'une seule chose qui me fasse de la peine. C'est de ne pas parler la langue de ceux que j'ai occasion d'instruire. Dans ces districts et celui d'Athabascaw, on a besoin du Cris et du Montagnais. C'est bien différent de celui du Saguenay; et ce n'est pas l'affaire d'un jour d'acquérir la connaissance de ces langues. Les occupations auxquelles nous avons été obligés de nous livrer, pendant l'hiver, afin de subsister, nous ont empêchés de nous occuper, autant que nous l'aurions désiré, de l'étude des langues. Le temps apportera remède à ce mal, et alors il me semble que les Missions n'auront rien de pénible.

Adieu, mon R. Père, croyez toujours à l'attachement sincère de votre enfant tout dévoué. Alex. TACHE, O. M. I.